

list everything and the stress is on the primary sources of the first three centuries. As I said, the readers can make up their own mind from the quoted primary sources. My main comment here would be that some of these texts are in need of more interpretation. Often it is unclear whether the author wants the readers to just believe what the texts have to say, or whether he wants to interfere as little as possible when he presents these texts. But often texts are explicitly presented as historically reliable whereas they are clearly literary invention and rhetorical exaggeration, or at least: many scholars have argued that they are not as reliable as they seem to be. In this case, since the author did write footnotes about the possible dates of church-buildings, I think it fair to argue that in those cases such other views should have been mentioned if only shortly in a footnote. Many people believe, as Leppin explicitly mentions, that the *Passio Perpetuae* is historically reliable (p. 256: “eine hohe Historizität”). But not everybody agrees with this view. In the bibliography, he lists the contribution by Katherina Waldner to the Bremmer / Formisano book *Perpetua's Passions*, but he does not present the view by Formisano and others that this text is probably fictional or at least puts us before enormous interpretative problems. The same goes for the Passion of Polycarp. The author paraphrases the *passio* (p. 370) and we read without any further comment that Polycarp rode on a donkey into town and met with a man called Herod before his execution. It is unclear to me whether the parallels with the Passion of Christ are too obvious to be mentioned here and whether the author wants his readers to draw their own conclusions. Leppin uses this source to discuss martyrdoms as public spectacles from both the Roman and the Christian perspective, but says nothing about the level of “invention” of this and other texts. He knows and refers in the footnotes to the recent discussions about the historical value of the Acts of the Martyrs such as those of Otto Zwierlein and Candida Moss, but the main text of the book seems to me at least to present the Acta et Passiones from the old “protocol”-paradigm, as documentary texts and not as literary creations. This is a respectable choice of course, but an introduction to the field might have had more information still about different interpretations. In general, there is little or no theory about how we are to interpret the texts and what we have illustrated here for a few acts of the martyrs could be paralleled for other texts on other subjects. Probably, this has to do with the concept of the series. The texts are often presented as such and discussed in a very matter-of-fact way. On the other hand, it would have been impossible to know and to present all the debates about all the subjects treated here. About any single one of them, slavery, sexuality, miracles, community organization, and so on, dozens of books have been published and continue to be published and the bibliography is very long and incorporates very recent publications. Hartmut Leppin is absolutely right in saying that many questions simply cannot be answered and many debates will perhaps never be settled. Often the reader is presented with a series of open questions and this is sometimes the only way we can deal with those problems. As an introduction this is excellent, and it is the result of a massive amount of primary and secondary sources for which every reader will be thankful, only here and there I personally would have been somewhat more cautious in the way they should be presented.

Danny PRAET.

Fernando LOZANO GÓMEZ / Alfonso ÁLVAREZ-OSSORIO RIVAS / Carmen ALARCÓN HERNÁNDEZ (ed.), *The Present of Antiquity: Reception, Recovery, Reinvention of the Ancient World in Current Popular Culture*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2019 (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1476), 22 × 16 cm, 397 p., 49 €, ISBN 978-2-84867-714-9.

De nos jours, les études classiques sont descendues de leur piédestal. Ce n'est pas pour autant que l'Antiquité est absente de notre imaginaire quotidien, et de notre culture

populaire. C'est ce que veulent mettre en évidence les organisateurs de ce livre, synthèse de plusieurs colloques tenus à l'Université de Séville : « The aim of this book is to reflect on a specific aspect of this reinterpretation of the classical world. Classical tradition and even classical reception studies have habitually dealt with what we could call "high culture". Our intention here, however, is to perform new analyses focusing on the impact of antiquity on contemporary popular culture » (p. 10). À partir des années 1990, la notion d'« études de la réception du monde classique » s'est superposée à celle d'« études classiques », jusqu'alors hégémonique. Il s'agit bien, pour les auteurs, de souligner que, entre les mutations d'un *Zeitgeist* contemporain fasciné par l'immédiateté, la « modernité », la crainte de passer pour passéiste et réactionnaire, et les coups de boutoirs des ministères successifs de l'Éducation Nationale qui ont – au moins en France – décidé de passer les études classiques à la trappe, la découverte du monde gréco-romain ne se fait plus essentiellement dans les manuels scolaires. La bonne surprise, c'est qu'il existe toujours une reconstruction et une transmission du passé classique, y compris dans la littérature populaire ; et dans cette affaire, tout le monde est gagnant : les mondes classiques perdurent dans ces relectures ; et les nouveaux genres contemporains eux-mêmes se vivifient et s'enrichissent au contact de la richesse de ces anciens mondes ressurgis. La réussite de cet ouvrage collectif est de montrer, de façon très documentée, que les représentations de l'Antiquité sont bien toujours là, dans nos imaginaires, mais revisitées : désormais, il faut les chercher en allant au cinéma, en regardant un film à la télévision, en jouant sur les ordinateurs et les tablettes, ou en allant marcher sur les champs de bataille antiques avec des passionnés habillés en légionnaires, qui « revivent » Pharsale ou Gergovie : c'est bien un nouvel imaginaire, hybride, qui se met en place. Pour trouver une taxinomie satisfaisante de ce corpus considérable, et déjà largement frayé, les auteurs ont choisi une classification claire et judicieuse, passant par trois secteurs et une conclusion générale. D'abord, *L'Antiquité au cinéma et à la télévision* : articles de Raúl Sánchez Casado, « Lin blanc et peaux de léopard : le sacerdoce Égyptien au cinéma » ; Borja Antela, « Agamenón siempre llama dos veces. Antigüedad, cine y remake » ; Fernando Lillo Redonet, « Ancient Rome on the Screen: Spectacle, Heroes, Sex, Violence and a bit of History » ; Clelia Martínez Maza, « The Classical Spirit of College Fraternities » (soulignant que la représentation des *college fraternities* dépeinte par les films et les séries télévisées est très fantasmée). Ensuite, *L'Antiquité dans la littérature et les comics* : articles de Mirella Romero Recio, « Eternal Pompeii: a Present Roman City » ; Cristina Rosillo López, « La novela histórico-policíaca de inspiración clásica: las mujeres detectives », soulignant que dans le cadre des *gender studies*, les femmes sont maintenant bien présentes dans les *detective novels*, y compris quand l'action se passe dans l'Antiquité ; Alfonso Álvarez-Ossorio Rivas, « Sword and Sorcery, and Something Else... The Ancient World and the Classics in Fantasy Novels » ; Eduardo Ferrer Albelda, « El Jabato: un atípico héroe del Franquismo ambientado en la Antigüedad » nous donne les clés pour interpréter la figure de ce personnage d'El Jabato entre 1940 et 1960 ; Rocío Gordillo Hervás, « Historical Fiction and Ancient Rome: Colleen McCullough's "Master's of Rome" Series » dresse une liste claire et exhaustive, fort utile, des romans historiques ayant pour cadre la République et l'Empire romain, avec une focalisation particulière sur l'œuvre de Colleen McCullough. Enfin, *Jouer, vivre et expérimenter l'Antiquité* ; cette troisième section, fort originale, répertorie ceux des genres moins étudiés ou plus marginaux, qui n'ont que récemment attiré l'attention de la communauté des chercheurs : articles de K. F. B. Fletcher, « Classical Antiquity, Heavy Metal Music, and European Identity », sur l'influence de l'Antiquité classique dans le *hard rock* et le *heavy metal*, avec l'émergence d'un *Mediterranean metal*, là où l'imaginaire de ce genre musical était plutôt sous le signe dominant du

*Viking metal* ; Juan Ramón Carbó García (« Living Antiquity. Role Playing Games with a Setting in Ancient Times ») et Davide Antonio Secci (« Antiquity in Videogames: Genres and Approaches ») insistent tous deux sur l'importance de l'Antiquité classique dans l'élaboration fictionnelle des jeux de rôle et des jeux vidéo ; Alberto Pérez Rubio et Tomás Aguilera Durán (« Storming the Ivory Tower? Dissemination, Military History, and the Social Role of History ») soulignent la rupture entre l'histoire et sa réception populaire ; Javier Gómez Valero (« La Antigüedad en los *wargames* ») évoque l'engouement de ces « néo-légionnaires » qui reconstituent les grandes batailles antiques, et interprète ces comportements à partir des travaux de Johan Huizinga, en particulier *Homo ludens*, établissant la relation entre le jeu et la guerre. Pour conclure, un article terminal d'Antonio Gonzales, « Les usages modernes de l'Antiquité, ou la mélancolie démocratique : quelques réflexions », fait le bilan et tire les conclusions. Il insiste sur le regard très sombre que la romanité a souvent porté sur elle-même (on pense à Pétrone, mais aussi à Tacite). À la suite, nos théories déclinistes contemporaines ont emboîté le pas à cette tendance, même si, historiquement parlant, cette notion de décadence est très contestée. Pour nourrir cette réflexion, on pourrait ajouter à la bibliographie les deux beaux livres de David Engels, *Le Déclin. La crise de l'Union européenne et la chute de la République romaine. Analogies historiques* (Paris, 2013), et de Michel De Jaeghere, *Les Derniers jours. La fin de l'Empire romain d'Occident* (Paris, 2015). La conclusion que nous tirerons de ce livre, c'est que, à travers le panorama de cette nouvelle lecture populaire de l'Antiquité classique, c'est bien un nouvel imaginaire qui émerge : un imaginaire hybride, métissé, puisant son inspiration dans une référence à la tradition, mais aussi dans une prise en compte des problèmes contemporains, tout en prenant ses distances avec le réel, à la manière de la science-fiction : une sorte d'uchronie, où l'on voit s'entremêler fiction dessinée, éléments archéologiques et historiques, références littéraires et cinématographiques, fondant « une nouvelle conception du récit fictionnel, où la proximité entre réalisme et fiction s'estompe » (p. 352). En ceci, et tout en innovant dans la forme, ce nouveau genre crée, sur le fond, une sorte de mythologie revisitée, qui n'est pas si éloignée de l'esprit de la mythologie gréco-romaine, puisque, dans les deux cas, et *mutatis mutandis* bien sûr, l'essence du mythe n'est pas dans un *illud tempus*, elle est inextricablement mêlée à l'imaginaire de la période où le récit est conçu, dont elle participe inévitablement ; car le mythe doit nous projeter dans un « ailleurs », ou un « autrement », mais il doit aussi nous parler de nous : si nous ne nous y reconnaissons pas, il ne nous touche pas. Dans le cas de la romanité, cette hybridation résidait dans un équilibre – que l'on trouve chez Virgile, chez Ovide – entre la pensée « animiste » liée au mythe, et un changement de paradigme relevant déjà de ce que Philippe Descola désigne comme « pensée dualiste », caractéristique de notre société occidentale (cf. *Par-delà nature et culture*, Paris, 2005). Par rapport à cette alliance équilibrée de l'histoire et du mythe qui confine à une forme de classicisme, et qui caractérise une œuvre comme l'*Énéide*, tout, dans les néo-mythologies « baroques » d'aujourd'hui, est – comme notre époque... – plus foisonnant, plus confus, dans une surabondance de références, et un refus de s'inscrire dans des cadres préexistants. Mais il n'en reste pas moins que, dans les deux cas, la coexistence entre réalité et mythologie n'est pas incompatible. On est d'autant plus étonné de ne voir à aucun moment mentionnés dans ce livre les deux ouvrages talentueux de Dan Simmons, *Ilium* (Paris, 2003) et *Olympos* (Paris, 2004). Dan Simmons, l'auteur inspiré du *Cycle d'Hypérion*, y transpose l'*Iliade* dans un avenir grandiose aux accents lyriques, et il le fait avec génie, humour, culture et rigueur : de quoi en faire l'archétype de cette actualité de l'Antiquité revisitée et revivifiée dont nous parle *The Present of Antiquity*. Citons également deux ouvrages intéressants, à ajouter à ce répertoire : une B.D. de Jul et Charles Pépin, *Cinquante nuances de Grecs. Encyclopédie*

*des mythes et des mythologies* (Paris, tome I, 2017, et tome II, 2019), sans doute trop récente pour que les auteurs aient pu en avoir connaissance ; et, dans un autre genre, la traduction des tragédies de Sénèque par Florence Dupont (*Sénèque. Théâtre complet*, vol. I et II, Paris, 1995), qui a sa place, à notre avis, dans un tel répertoire, à cause de sa volonté de « casser » les canons habituels de la traduction, et d’y imposer – avec beaucoup de réussite – un langage et un vocabulaire du quotidien. L’index, fort bien fait, est très utile, et l’information bibliographique de premier ordre. Joël THOMAS.

Andrew M. McCLELLAN, *Abused Bodies in Roman Epic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, 24 × 16 cm, xii-310 p., 75 £, ISBN 978-1-108-48262-2.

Die *Ilias* beginnt mit der grauenvollen Erinnerung an die Zahllosen, deren Leichen Achill den Hunden und Vögeln vorwarf und sie endet mit der Bestattungsfeier für Hektor, die auch ein Triumph über die Barbarei der Leichenschändung ist; Vergils Priamus liegt am Strand wie der enthauptete Pompeius; Lucans Caesar bestattet die Toten von Pharsalus nicht und weidet sich an ihrem Anblick; Statius’ Antigone streitet mit Argia, wer Polinices begraben darf. Andrew McClellan hat sehr recht, wenn er fordert, den Umgang mit dem Leichnam als ein zentrales Thema epischen Erzählens zu betrachten und sich von hier aus den Gedichten zu nähern. Indem er, anders als es der Titel erwarten lässt, die antike Epik von Homer bis Silius daraufhin untersucht, wie sie Gewalt darstellt, die nicht den Lebenden, sondern den Toten angetan wird, gelangt er zu vielen aufschlussreichen Beobachtungen. Auf eine Einleitung (S. 1-26) folgen sechs Kapitel: *Setting the Stage: Corpse Abuse in Homer and Virgil* (S. 27-66), *Decapitation in Lucan, Statius, and Silius Italicus* (S. 67-114), *Unburied Past: Lucan’s Bellum ciuile* (S. 115-169), *Argonautic Abuses: Valerius Flaccus’ (and Apollonius’) Argonautica* (S. 170-202), *Funeral ‘Rights’: Statius’ Thebaid* (S. 203-240) und *Grave Encounters: Silius Italicus’ Punica* (S. 241-271). Ein auffallend kurzes Nachwort steht am Schluss (S. 272f.). Die Struktur des Buches scheint damit im Wesentlichen literarhistorisch motiviert. Das ist einerseits nützlich, weil die Stücke gut als Einzelstudien zu den jeweiligen Werken gelesen werden können, andererseits jedoch etwas umständlich, weil so der instruktive Vergleich verschiedener relevanter Motive (etwa Zerstückelung, Kannibalismus, Bestattungsverbot) etwas erschwert wird; zudem ergeben sich einige Redundanzen, da die lucanische Ästhetik in allen flavischen Epen nachwirkt. So wirken die vier Autorenkapitel beinahe wie ein überdimensionierter Anhang zu dem gelungenen Stück über die Enthauptung. Der literarhistorische Aufbau verdunkelt allerdings auch den interessanten Ansatz der Studie. Der Autor fragt nämlich, wie einerseits die literarische Darstellung von Gewalt-handlungen historische Verhältnisse widerspiegeln (S. 21), und wie andererseits die Leser nicht nur einfach zu Rezipienten, sondern vermittels eines „voyeuristic gaze“ (S. 11) zu Teilnehmern des epischen Geschehens würden und dadurch letztlich sogar moralisch in die Pflicht genommen seien (S. 273). Dieser Ansatz wird vor allem in der Einleitung mit Blick auf kunstphilosophische und literaturwissenschaftliche Forschungen entwickelt (insbesondere mit Bezug auf Noël Carroll, *The Philosophy of Horror, or Paradoxes of the Heart*, Oxford, 1990): Auch wenn diese Prämisse philologisch nicht unmittelbar überzeugend sein mag – McClellan geht nur sehr knapp auf Mimesis und Rhetorik ein – so ist doch das aus ihr abzuleitende allgemeine Erkenntnisinteresse geeignet, neue Perspektiven auf die antike Literatur zu eröffnen. Hierauf weist McClellan jedenfalls ausdrücklich hin, indem er seine Studie mit einem Kapitel über die Verbrechen des sogenannten Islamischen Staats beginnt (S. 1-6) und erklärt, er wende sich mit seinem Buch auch an die Komparatistik, die Kritische Theorie, die Gewalt- und Konfliktforschung usw. (S. 22). Zu betonen, dass die antiken Epen von den ganz großen Fragen